



Amitié France Madagascar

Association de solidarité internationale

Le Lémurien

N° 9



Mai 2012

Éditorial

AGENDA 2012 - 2013

- 12 au 21 mai : Foire de Bordeaux
- 13 mai : Vide-greniers à Gradignan
- 26 mai : Marché africain à Pessac
- 22 mai au 3 juin : Mission de six personnes à Madagascar
- 17 juin : Vide-greniers à Madran (Pessac)
- 27 octobre 2012 : Loto à Gazinet (20 h, salle des fêtes).
- 30 novembre : Repas annuel, (20 h, salle des Sources)

Vente de DVD

L'association a réalisé trois vidéos pour vous faire connaître le village d'Ambatolampikely qu'elle aide, et Madagascar, la belle île rouge.

- Ambatolampikely et généralités sur Madagascar : 12 €
- Coffret de 2 DVD (2 h 30 environ) : 20 €

- DVD 1 : la RN 7, Manakara, Mananjary, Ranomafana, Camp Catta, Anakao, Ifaty
- DVD 2 : Ouest, Est et Nord de la grande île.

- Diaporama de photos présentant la population, la faune, la flore, les paysages, les conditions de travail : 10 €

Si vous souhaitez acheter ces DVD, vous les trouverez lors des différentes manifestations organisées par AFM (Marché africain de Pessac, loto, vide-greniers, repas, etc.) ou vous pouvez les demander, en envoyant un chèque au nom de l'association (Amitié France Madagascar) à Chantal en téléphonant au 05 56 20 22 16 ou par mail : yves.blancand@orange.fr

Le DVD choisi vous sera adressé par la poste dans les meilleurs délais.

www.amitie-france-madagascar.fr

Rappel : L'adhésion à l'association est obligatoire. (25 euros par personne pour 2012). En participant à une activité, vous en acceptez le coût et les conditions.

Rien de nouveau ni rien en vue à l'horizon de la triste situation économique et politique de nos amis de Madagascar. C'est vrai que nous n'avons pas le droit de parler politique dans un pays qui n'est pas le nôtre mais nous sommes bien obligés de constater que leurs misères sont toujours là.

Je pense que l'heure arrive de tourner une grande page de notre déjà longue histoire avec nos amis frères.

Pour le moment nous ne pouvons plus rien pour le dispensaire. D'une part, parce que nous ne pouvons pas leur envoyer de médicaments puisque l'Europe nous l'interdit, d'autre part les infrastructures sont bien en place mais il nous manque les moyens financiers pour pouvoir acheter les médicaments nécessaires sur place.

Il est bien évident qu'en cas d'urgence nous interviendrons dans la mesure de nos possibilités à condition qu'ils nous appellent.

Il est grand temps de nous consacrer entièrement au village d'Ambatolampikely, à ses habitants et à leurs enfants.

Pour cela une délégation de notre association, de six adhérents, se rendra à Madagascar du vingt-deux mai au quatre juin avec pour mission d'étudier sur place, avec les habitants, toutes les possibilités qui peuvent être mises à leur disposition afin d'améliorer les rendements des cultures. Nous envisageons, au besoin, de contribuer au financement d'un ou deux enseignants. Il est bien évident que seuls des spécialistes de la région pourront les orienter et les conseiller utilement. Ce n'est qu'après que nous pourrions peut-être envisager de les aider matériellement.

Par ailleurs, il nous faut penser à l'eau potable et à l'hygiène qui manquent aussi. Pour cela, il faut être spécialiste en la matière. C'est pourquoi nous avons sollicité l'aide d'une association qui œuvre pour nous dans ce sens depuis deux ans. Nous ne sommes pas très loin du but. Peut-être vous souvenez-vous des premières années de notre association où je parlais de traitement des eaux par lagunage ? Je pense que nous allons pouvoir en reparler dans le proche futur.

Il faut dire que si l'étude des lieux le permet, ce serait magnifique car le lagunage nous permettrait de réaliser notre vieux projet de pisciculture associé au maraîchage et à la riziculture.

Pour l'instant il nous reste à souhaiter bon travail à la délégation en partance. Le compte rendu du voyage vous sera donné dans le Maki qui suivra.

Depuis la dernière assemblée générale, les membres du Comité Directeur et les bénévoles ont beaucoup travaillé dans tous les domaines : soirée de projection à Saint-Morillon, vide-greniers, collectes de matériel et de vêtements, réunions avec d'autres associations...

Nous avons aussi expédié quatre mètres cubes en soixante-quatre colis à Madagascar dans lesquels il y avait beaucoup de matériel scolaire et de vêtements d'enfant.

Tout cela devrait nous inciter à rechercher autour de nous de nouveaux adhérents et des bonnes volontés.

Antoine Rodriguez

LETTRE DU DOCTEUR JOSÉE

La tuberculose à Madagascar

Quelques nouvelles du dispensaire :

Le Docteur Josée anime le dispensaire d'Anosivavaka depuis seize ans. Durant l'été 2011, elle a été touchée par la tuberculose en soignant ses patients.

Elle est aujourd'hui guérie et nous fait parvenir pour le Lémurien un texte qui parle de la tuberculose à Madagascar.

Depuis l'année 2009 où les autorités européennes ont décidé d'interdire l'envoi de médicaments, elle a continué à assurer ses prestations au dispensaire. Mais elle ne veut pas abandonner le dispensaire et est obligée d'assurer des prestations dans un autre organisme de santé pour pouvoir survivre. Les revenus du dispensaire ne lui permettent plus d'assurer son salaire une fois que les charges de fonctionnement sont réglées. De son côté, la Paroisse ne peut plus ou ne veut plus assumer aucune charge.

Nous lui souhaitons beaucoup de réussite dans ses nouvelles fonctions.

La tuberculose est une maladie qui est recrudescence à Madagascar où elle sévit dans toutes les régions du pays. C'est une pathologie qui se manifeste sous différentes formes :

- La tuberculose pulmonaire se manifeste par des toux persistantes et des signes évocateurs : asthénie, anorexie, amaigrissement. Mais parfois, les signes ne sont pas évidents, ce qui rend le diagnostic difficile. Elle est plus dangereuse à cause de la transmission facile. Un tuberculeux qui ne se fait pas traiter peut contaminer douze personnes au moins.

- La tuberculose extra-pulmonaire peut frapper tous les organes du corps humain. La plus fréquente est la localisation pleurale et osseuse.

Ce sont surtout la malnutrition, la promiscuité et la pollution qui en sont des facteurs favorisants. Beaucoup de malades ne se font pas traiter à cause de la peur, de l'ignorance, et aussi de la croyance ainsi que l'éloignement du centre de santé ; ce qui ne coupe jamais la chaîne de transmission. Lorsque la maladie est grave, quand l'instauration du traitement tarde, le malade peut être grabataire à cause de la fatigue, ce qui amène l'entourage à penser à la sorcellerie ; et si la maladie se transmet à plusieurs membres de la famille, on y pense facilement, et même jusqu'à penser à la malédiction. Cette maladie fait honte à ceux qui sont atteints. Pourtant, elle peut frapper toutes les couches de la population et tous les âges. La vaccination avec le BCG est promue mais l'immunité est faible après cinq ans, la couverture disparaît. À Madagascar, ce sont les enfants de moins de cinq qui en bénéficient.

La prise en charge et le diagnostic est assurée par l'état et gratuits, presque tous les centres de santé de base publiques ont les moyens : un centre de dépistage et un centre de traitement, plusieurs centres de santé privés aussi en ont, comme c'est le cas de notre dispensaire.

Les activités du projet national de lutte contre la tuberculose sont axées sur la sensibilisation de la population, la recherche des cas suspects, le traitement et la suivie des cas déclarés. Mais ce n'est pas facile du tout, car beaucoup de Malgaches n'ont pas l'habitude de se faire traiter avec les produits chimiques, alors que le traitement doit durer huit mois sans interruption. La phase de début qui dure deux mois est appliquée en mode traitement directement observé (TDO). Le malade a la difficulté de se déplacer quotidiennement car parfois il est fatigué, parfois la queue dans les centres de traitement est une autre affaire, et évidemment leur gagne-pain est perturbé. Pour ceux qui travaillent dans des entreprises, ils auront des problèmes si le patron connaît qu'ils sont atteints de tuberculose, des responsables osent les renvoyer ; ce cas ne se dit pas mais c'est la réalité.

Les malades font trois examens de contrôle en laboratoire jusqu'à la fin du traitement : au deuxième, cinquième et septième mois du traitement. Quand la recherche du bacille est négative au septième mois, le malade est guéri, il suffit qu'il termine les médicaments.

Des cas de rechutes existent, ces cas sont pris en charge avec un autre schéma thérapeutique. Aussi quelques cas de résistance apparaissent mais encore très peu, les nouvelles infestations aussi sont fréquentes. Des cas de malades perdus de vue sont nombreux, et il est difficile de les récupérer, certains osent même quitter leur village pour fuir le suivi et le traitement.

Les malades sont très attristés, surtout les pauvres qui malgré la maladie qui pèse n'ont pas de quoi à manger car ils ne peuvent pas aller au travail. Un organisme intervenant avec le Programme Alimentaire Mondial les sauve un peu pour leur donner quelque nourriture mais cela reste insuffisant lorsqu'ils ont une famille à nourrir, et ce projet ne couvre pas tous les centres de santé.

La tuberculose est un problème de santé préoccupant à Madagascar, il faut encore beaucoup d'efforts pour l'éradiquer, ce qui n'est pas facile. Il faut une bonne stratégie, des responsables conscients et ayant de bonne volonté.



Docteur Josée

LES LÉMURIENS

Les lémuriens

1. Classification

Dans le monde animal, les mammifères constituent une classe au même titre que les oiseaux, les reptiles ou les insectes. Parmi la classe des mammifères, les primates représentent un ordre au même niveau que les ongulés (cheval) les carnivores (lion) ou les cétacés (baleine)... Les primates disposent de pieds et de mains préhensiles munies de cinq doigts. On en dénombre 171 espèces, dont l'espèce humaine.

Les primates sont divisés en deux catégories appelées clades :

- **Les strepsirrhiniens**, primates au museau pointu, sont considérés comme primates inférieurs. C'est dans cette catégorie que figurent les lémuriens.

- **Les halphorrhiniens**, primates dits "supérieurs" ont le nez aplati. Figurent dans cette catégorie les hominidés tels que le gorille, l'orang outan, le gibbon et aussi l'homme et le chimpanzé qui appartiennent au même groupe.

Les lémuriens sont considérés comme primates inférieurs car ils ont généralement un cerveau plus petit par rapport à leur taille, des mains moins perfectionnées et montrent des fonctions assez primitives du sens de l'odorat, sens qui est déjà très réduit chez les primates supérieurs.

Pour cela, les lémuriens sont des animaux plus archaïques et ressemblent plus à leurs ancêtres de l'éocène que les primates supérieurs. À cette période géologique située entre -53 et -34 millions d'années où commence la collision entre l'Inde et l'Eurasie, émergent les premiers mammifères modernes desquels nous descendons tous.

2. Origine des lémuriens

Madagascar formait, il y a 230 millions d'années, une partie du grand continent du Sud, le Gondwana, qui commençait à se disloquer en des continents et des pays que nous connaissons aujourd'hui : Afrique, Amérique du Sud, Antarctique, Australie et Inde. Initialement, Madagascar, était attaché à l'Afrique (et peut-être aussi à l'Inde). Mais, il y a environ 160 millions d'années, Madagascar commença à se séparer de l'Afrique. Après quelques dizaines de millions d'années, l'île prit sa position actuelle, positionnée entre 400 et 450 kilomètres à l'est du continent africain duquel elle est séparée par le Canal de Mozambique.

On a longtemps pensé que l'île supposée sauvage, s'était détachée de l'Afrique avec un échantillon de la faune du continent à bord, dont les lémuriens. Mais aujourd'hui, l'hypothèse la plus probable est que de grands radeaux de

végétation flottante, emportés par les principales rivières, ont traversé la mer avec des mammifères et d'autres passagers à bord et donc que les lémuriens sont arrivés plus tard. Les premières espèces de lémuriens vivant au départ en Afrique ont été remplacées par les primates supérieurs.

À Madagascar, sont restées intactes les trente-cinq espèces et la cinquantaine de sous-espèces de variétés de lémuriens connues aujourd'hui et qui n'existent plus que là. À l'exception près de deux espèces vivant aux Comores mais importées de la grande Île.

3. Genres et espèces.

Les lémuriens forment un groupe très hétérogène. La plupart des diversifications d'espèces se sont produites dans la vaste île de Madagascar et non dans le continent africain d'où ils sont pourtant originaires.

On compte aujourd'hui trente-cinq espèces et une cinquantaine de sous-espèces de lémuriens qui ne vivent qu'à Madagascar. Malheureusement, quinze genres et au moins quinze espèces de lémuriens se sont déjà éteints sur cette île depuis l'arrivée de l'espèce humaine, il y a environ deux mille ans.

De nombreuses autres espèces pourraient disparaître dans les prochaines décennies si aucune action rapide n'est entreprise.

Aujourd'hui, les principales menaces pour les lémuriens sont la déforestation due à la culture sur brûlis, le défrichage, la production de charbon de bois et de bois de chauffe, l'incendie des forêts sèches pour le pâturage et la monoculture et enfin la chasse comme gibier et les captures vivantes pour faire de ces lémuriens des animaux de compagnie.

Nous allons vous présenter dans ce journal et dans les prochaines parutions du Maki quelques espèces de lémuriens parmi les plus emblématiques telles que le Lémur Catta, l'Indri Indri, l'Aye Aye, le propitèque Sifaka



Lémurien indri

Lire en dernière page le texte sur le maki ou lémur catta.

LES CHEMINS DE FER MALGACHES EN 1981

Le RNCFM, Réseau National des Chemins de Fer de Madagascar, souffre de beaucoup de jugements de touristes, à mon avis bien mal venus. En effet quand un voyageur se plaint du manque de confort et de vitesse, il a raison pour le confort. Le réseau est pauvre et sort d'une période difficile après son indépendance vieille d'une vingtaine d'années. Ce qui explique la vétusté du matériel d'où le manque de confort.

Pour ce qui est de la vitesse, c'est bien différent. Il y a en effet au moins deux facteurs à considérer : le premier est d'ordre humain. En effet aucune entreprise ne peut fonctionner correctement sans une bonne organisation depuis le haut jusqu'au bas de l'échelle. Cela manquait car après l'indépendance du pays, la majorité des cadres, des maîtrises et des ouvriers qualifiés français partis, il a fallu les remplacer. À ce moment-là, il s'est produit le phénomène connu dans plusieurs pays devenus indépendants. En effet, dans ces cas-là, on commence par nommer le directeur, ses cadres, ses maîtrises, en remontant de la base vers le haut, et puis... plus personne par manque de ressources. Et encore aurait-il fallu que le choix des cadres se fasse avec des critères techniques et non politiques.

C'est curieux de constater comme on se sent orphelin quand on n'a plus personne pour faire le travail de base.

Le deuxième facteur à prendre en compte, c'est la construction même du réseau. Il ne faut pas oublier les avatars très coûteux survenant sur les voies chaque année, suite aux cyclones destructeurs.

Pour cela, il faut d'abord considérer comment et pourquoi ce chemin de fer a été construit sous le commandement du Général Gallieni, quand Madagascar fut colonisé par la France. Car c'est bien d'un ouvrage stratégique militaire dont il s'agit.

La première des choses à faire était d'assurer les déplacements des quinze mille hommes et du matériel arrivant de France au port de Tamatave à l'est.

Le canal lagunaire des Pangalanes longeant l'océan Indien était une voie d'eau économique pour assurer le transport jusqu'à Brickaville, le point le plus près de la capitale Tananarive. De là, il fallait trouver un autre moyen sûr : le chemin de fer était tout désigné.

C'est donc cette voie stratégique qui a été construite et qui est restée en héritage jusqu'à aujourd'hui.

Il faut savoir que cette voie unique à l'écartement d'un mètre, au lieu d'un mètre quarante en Europe, devait franchir un massif montagneux s'élevant à 1 505 mètres d'altitude. Pour y arriver, il y avait deux falaises d'environ quatre-vingts kilomètres de longueur chacune à franchir sur des rails usés et toujours humides à cause des embruns apportés par le vent venant de l'océan, et des rampes de vingt-cinq millimètres par mètre. Y ajouter trente tunnels non maçonnés creusés de sorte que les trains passent tout juste. La plus grande partie des courbes ayant un rayon minimal de cinquante mètres n'autorise qu'une vitesse maximale de 40 km/h quand ce n'est encore moins, 10 ou 20 km/h indiquée sur le terrain.

Cette ligne a été mise à l'étude en 1896 et la construction a commencé en 1901 pour se terminer en 1909. Par la suite le tronçon Brickaville - Tamatave a été entrepris en 1911 pour se terminer en 1913.

À l'heure actuelle, cette ligne appelée TCE, pour "Tananarive Côte Est", dessert les 372 kilomètres de Antananarivo à Toamasina et ses quarante-deux gares.

À mi-chemin entre Antananarivo et Toamasina, à 122 km d'Antananarivo, se trouve Moramanga, d'où part le MLA, pour "Moramanga Lac Alaotra", desservant la ville d'Ambatondrazaka à 142 km de Moramanga avant le terminus d'Ambatosoratra à 167 km. Les mines de chrome de Morarano sont desservies par un embranchement de 18,6 km au départ de Vohidiala. Cette chromite est destinée au Japon qui en a le monopole. Cette ligne culmine à 928 mètres et comporte seize gares.

Par ailleurs, au départ d'Antananarivo vers le Sud, se trouve la ligne TA, pour "Tana - Antsirabe", longue de 153 kilomètres culminant à 1 684 mètres et comportant douze gares. Cette ligne prévue pour relier la capitale à Fianarantsoa n'a jamais été terminée, mis à part un petit prolongement de 17 km après Antsirabe, devenu un embranchement particulier pour desservir des zones industrielles.

À 400 km au sud d'Antananarivo, une autre ligne, FCE "Fianarantsoa - Côte Est", de 163 km de longueur avec des rampes de 35 millimètres au mètre relie Fianarantsoa à Manakara, au bord de l'océan Indien par dix-sept gares.

Je viens de faire une description un peu sommaire du réseau CFM tel que nous l'avons trouvé en juin 1981 quand nous avons été chargés de le restaurer avec une équipe de collègues spécialisés dans chacune des branches du réseau.

Nous avons trouvé un réseau délabré par vingt ans d'abandon. Il fallait tout reprendre à zéro depuis la formation du personnel de base jusqu'à la remise en état de tout le matériel dans tous les domaines : exploitation, voie et ouvrages d'art, matériel tracté, wagons de marchandises ou voyageurs, matériel de traction, magasinage...

En plus, nous avons l'impression que les dons de l'assistance extérieure étaient calculés pour que nous ne puissions pas aller au bout de notre entreprise. Il manquait toujours quelque chose d'indispensable.

Par exemple, l'enveloppe comprenait la valeur des rails mais pas des tirefonds ni des traverses ni du concasseur pour fabriquer le ballast. Il y a des remarques de ce genre à faire dans tous les domaines de l'intervention.

De ce qui précède, je dois conclure que ce chemin de fer ne peut pas être modernisé ou rentable.

De toute façon, aucun chemin de fer au monde ne peut être rentable si on n'accepte pas de le considérer comme un outil d'intérêt public pour lequel on doit étudier un système de gestion particulier.

À l'heure actuelle, le RNCFM n'existe plus. Il a été privatisé comme beaucoup d'entreprises chez nous. La privatisation s'est faite pour vingt-cinq ans renouvelables. Je crains fort que le contrat n'aille pas au bout des vingt-cinq ans car le réseau sera trop dégradé. Même s'il y arrive, il est sûr que le renouvellement de contrat ne se fera pas sans que le gouvernement remette d'abord en état l'ensemble du matériel pour vingt-cinq ans de plus. Une entreprise privée n'exploite que ce qui rapporte.

Pourtant l'intérêt du pays nécessite incontestablement des moyens de transport développés modernes, rapides et puissants. Pour cela il faut absolument réétudier les tracés pour permettre d'arroser l'ensemble du territoire.

Il me semble que le schéma de départ devrait être une ligne dorsale Nord – Sud reliant Antsiranana (Diégo-Suarez) à Toliary (Tuléar) ou Tolanaro (Fort Dauphin), en prenant soin d'éviter les montagnes, avec un port à chaque extrémité. Et, partant de cette dorsale, autant de transversales que de points névralgiques et provinces à desservir. Il ne faut pas perdre de vue que Madagascar est un pays riche aussi bien en minéraux, pierres précieuses, ou semi-précieuses, agriculture, élevage de zébus et tourisme.

À titre indicatif, le territoire se divise en six provinces :

- Antsiranana (Diégo Suarez),
- Mahajanga (Mahajunga),
- Toamasina (Tamatave),
- Antananarivo (Tananarive),
- Fianarantsoa,
- Toliary (Tuléar)

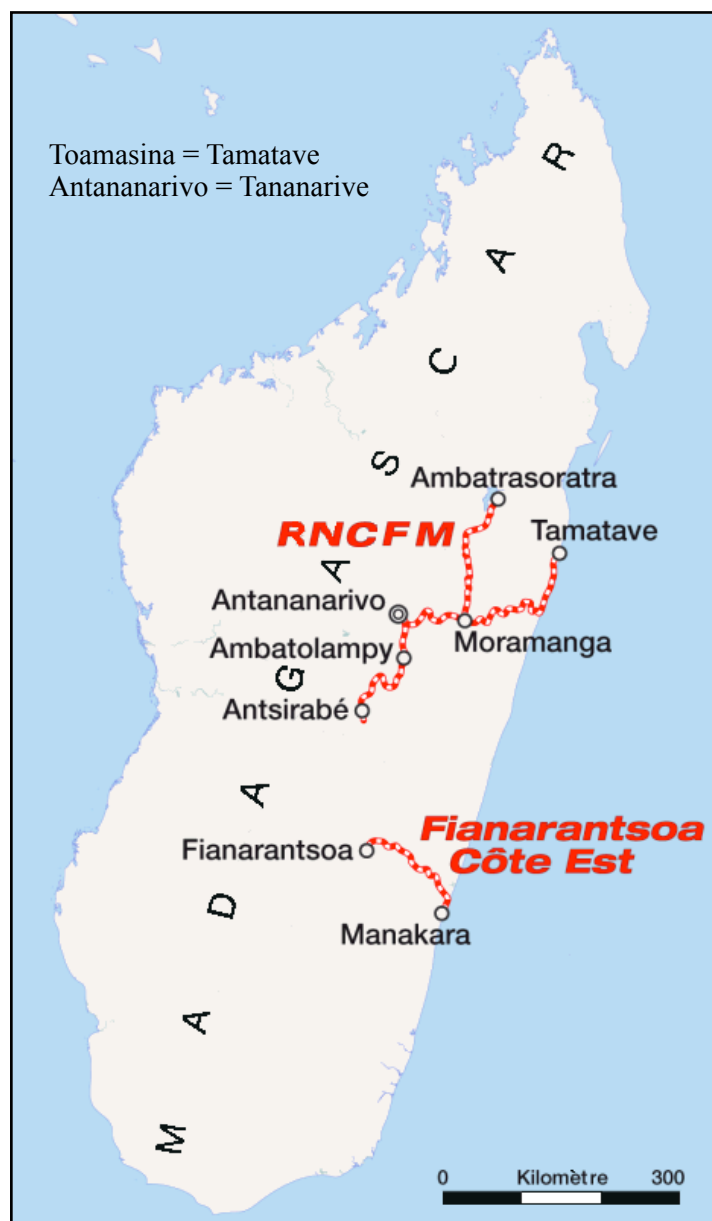
À titre de curiosité, il reste cinq michelines au monde dont deux réformées au Brésil, une complètement restaurée, qui servait de poulailler à Tananarive, se trouve au musée de l'automobile dans la section Cité du train à Mulhouse, deux à Madagascar dont une à Tananarive "Vici Vico" et l'autre à Fianarantsoa "Tsirikirity". Ces deux michelines sont équipées de moteurs Panhard de 80 cv datant de 1930. Leur vitesse limite est de 50 km/h. Le plus souvent, la réparation de ces moteurs est entreprise en fabriquant les pièces sur place. L'aménagement intérieur est en rotin. Il comporte à l'arrière de l'habitacle un bar et au milieu, de part et d'autre du couloir central, dix-neuf sièges et un strapontin.

Une autre curiosité ferroviaire se trouve entre Tananarive et Moramanga : le cingle d'Anjiro. Il s'agit simplement d'une astuce destinée à rattraper une dénivellation d'une dizaine de mètres sur une courte distance. Le choix était d'adopter cette solution ou construire un très long tunnel. Ce cingle consiste simplement à construire la voie suivant une ellipse comme un escalier avec une seule spirale de dix mètres de haut. C'est impressionnant d'être sur la machine au moment où le dernier wagon passe sous le pont sur lequel se trouve la tête du train. Cet exploit technique existe aussi dans les Pyrénées mais il n'est pas visible car il a été construit en tunnel.

(A. Rodriguez)



L'une des Micheline de Madagascar



LES TAXIS DE MADAGASCAR

Il existe trois sortes de taxis à Madagascar :

- les taxis de ville: on dit seulement taxis
- les taxis Be : on disait dans le temps autobus de transport en commun en ville et banlieue.
- les taxis brousse qui desservent les villes de toute l'île.

Les voitures taxis

Il y a plusieurs types de voitures, mais les 4L et les 2 CV sont majoritaires. Ils portent une lanterne sur le toit. À Antananarivo, les taxis ont tous la même couleur beige. Ils appartiennent à un particulier ou bien sont en location. La location s'élève à 10 000 Ar par jour. Certains taxis ont un bidon ou une bouteille d'eau, pleins d'essence, reliés directement au carburateur.

Les taxis qui restent au stationnement sont souvent plus chers. D'autres préfèrent rouler : il faut les héler



Les chauffeurs de taxis

Ils ont des niveaux d'étude très variés : du niveau primaire à celui de la licence. Cela signifie qu'il est difficile de trouver un travail correspondant à son niveau intellectuel. Tous les chauffeurs doivent connaître le plan de la ville et ses différents quartiers car quand on prend un taxi, on ne donne pas le nom des rues mais celui du quartier ou du bâtiment connu de la ville où l'on souhaite se rendre.

Les prix

Le prix de base est 3 000 Ar mais les chauffeurs vous disent toujours un prix plus élevé : à chacun de marchander. Le taximètre n'existe pas. Si vous êtes étrangers, les chauffeurs vous disent un prix bien trop élevé.



pour les arrêter. Quelquefois, il y a déjà une personne dans le taxi mais le chauffeur vous donne un signal si vous voulez monter. Il a sûrement déjà demandé à son client s'il peut vous recevoir au cas où vous allez dans la même direction. Il fait payer moins le nouveau venu.



Et comme vous avez l'habitude de calculer en euro, vous trouverez que c'est bon marché par rapport à chez vous. C'est une aubaine pour le chauffeur.

Les taxis pour l'aéroport sont des taxis spéciaux, souvent de couleur blanche. Ils stationnent auprès des grands hôtels ou attendent l'arrivée des avions à l'aéroport.

Les Taxis Be

Les voitures taxis Be sont souvent des Renault, Mercedes, Toyota, Mazda... Elles ont de 18 à 25 places. On est serré car au lieu de quatre personnes par rangée, les chauffeurs y assoient cinq personnes. S'il y a deux personnes assez grosses sur la même rangée, c'est un problème.



dire Ambatolampy, Antsirabe, Fianarantsoa, Tuléar, Fort Dauphin, Morondava, Mananjary ; vers le nord : Majunga, Ambanja, Diégo, Sambava ; vers l'ouest : Arivonimamo, Miarinarivo, Tsiroamandidy ; vers l'est : Moramanga, Ambatondrazaka, Tamatave, Fénerive Est, Vatomandry Mahanoro. En cours de route, ils s'arrêtent dans les petites villes.



Les voitures de même destination portent la même couleur mais il y a aussi un écriteau sur le pare-brise et un numéro pour indiquer la destination. De plus, le receveur crie à chaque arrêt la destination de ce bus. Le prix est aussi indiqué sur le pare-brise ou sur la vitre arrière. Il est de 300 Ar sauf pour la banlieue qui peut monter à 400 ou même 500 Ar suivant la distance.

Attention aux pickpockets qui attendent un arrêt, quand ils ont remarqué votre porte-monnaie, votre téléphone portable ou vos bijoux, pour vous les tirer de force et prendre la fuite. Personne ne vous portera secours.

Les taxis-brousse

Ils desservent les différentes villes de Madagascar. Il y a un stationnement par destination : vers le sud c'est à

Les départs ont lieu le jour comme la nuit. Au stationnement, attention à vos bagages car c'est la pagaille, chacun voulant vous amener à sa voiture en vous arrachant vos bagages. Les prix sont fixes suivant les villes sauf les jours de fête et pendant les mois de vacances où ils peuvent grimper. On s'en acquitte a un guichet.

Une remarque aussi : si vous ne supportez pas le voyage, il faut vous munir d'un sac cellophane au cas où vous auriez envie de vomir. Une fois qu'il a servi vous le jetez dehors...

Pour conclure, je vous dis qu'à Madagascar, vous êtes dans un pays différent de l'Europe. Il faut une adaptation. Mais c'est une aventure intéressante et vous aurez des choses à raconter à votre retour.

Joseph Noël

LIBERTALIA : une république libertaire à Madagascar

Nous sommes au XVII^e siècle, sous le règne du Roi Soleil Louis XIV. Olivier Misson, cadet d'une bonne famille de la noblesse provençale, jette ses livres et ses cahiers aux orties et au grand désespoir de son père, s'embarque à bord de la frégate du roi *La Victoire* commandée par un de ses oncles.

Au cours d'une escale dans le port de Rome, Misson manque de mourir dans une bagarre de beuverie et fait la connaissance d'un moine dominicain dévoué aux pauvres : le frère italien Angelo Carraccioli, aux idées utopistes d'égalité entre tous les hommes. Idées subversives et sulfureuses à cette époque qui lui valent la déconsidération de sa hiérarchie.

Les deux hommes se lient d'amitié et décident de partir à l'aventure. C'est ainsi que le moine devient révérend sur le vaisseau d'Olivier.

À bord, ce drôle de paroissien ne fait pas que reconforter les âmes. Il distille à travers l'équipage ses idées libertaires, déclenchant la fureur du capitaine qui le fait mettre aux fers, à fond de cale, où il manque de mourir.

Le vaisseau se retrouve, en cette fin de siècle, dans la mer des Antilles où il rencontre un navire anglais. Le combat se termine par l'explosion du bateau anglais mais aussi par la mort du commandant de *La Victoire*.

S'en suit la mutinerie de l'équipage. Notre moine arrive à convaincre celui-ci de confier le commandement du bateau à Misson pour voguer vers l'océan Indien, s'adonner à la piraterie et fonder une colonie dans une île. C'est Carraccioli qui, une nouvelle fois, guide le choix des nouvelles couleurs qu'ils arboreront : pas de crâne et de tibias croisés ou autre emblème de la même veine mais une étamine blanche portant ces mots " Dieu et la Liberté ", leur devise : Pour Dieu et la Liberté, tous frères et tous égaux.

Ils abordent d'abord aux Comores, dans l'île d'Anjouan, où règne un Pacha. Carraccioli abandonne l'habit de moine et comme Misson, il épouse une des filles du Pacha. D'autres pirates y prennent aussi femme.

Mais pirates et musulmans se querellent de plus en plus et bientôt, il faut rembarquer avec femmes et bagages ainsi qu'une partie de la population acquise aux idées du moine défroqué.

C'est ainsi qu'ils voguent vers le nord de Madagascar et plus précisément vers la Baie des Pirates autrement dit, la baie de Diégo-Suarez où sera fondée Libertalia.

Plus qu'un simple refuge quasi imprenable, Libertalia est une véritable utopie politique, sociale et philosophique qui va prendre forme.

Les bases d'une société idéale, qui prône la démocratie représentative et une forme de socialisme primitif sont jetées. Misson veut faire de sa colonie une société sans esclavage où tous les hommes sont égaux et où l'opinion de chacun est respectée. Les pirates partageront très également entre eux les femmes (trop peu nombreuses pour que chacun ait la sienne), les trésors et le bétail. L'entraide sera la règle dans la construction des habitations et de la cité.

Outre le noyau de base de la colonie formé par l'équipage de la Liberté, chaque capture de navires apporte les canons et munitions nécessaires à la défense de la baie mais aussi les cargaisons et l'or des bateaux arraisonnés sans oublier les captifs qui recouvrent aussitôt leur liberté, s'ils adhèrent au peuplement de Libertalia.

Les bases d'une constitution sont votées. À savoir entre autres : "*Si quelqu'un s'adonne à travailler une parcelle de terre, alors il possède cette terre tant qu'il la travaillera.*" Des structures nombreuses sont édifiées dont une maison du Parlement et une maison de Dieu respectant toutes les croyances.

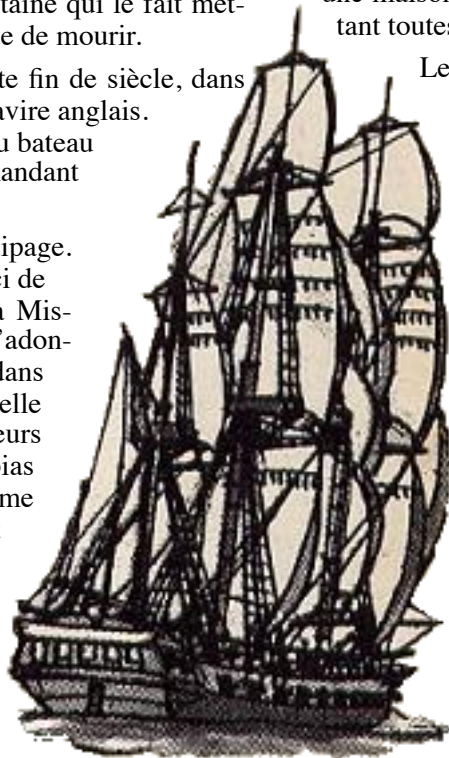
Les successeurs de Misson à la tête de la colonie seront élus tous les trois ans et une délégation des Libertaliens ou Libéris se réunira au moins une fois par an pour décider des décisions importantes concernant la communauté. Rien ne peut être fait sans le consentement de cette délégation. Plus important que tout : les Libéris sont égaux en droits et en devoirs sans distinction de race, de position sociale ou de croyances.

Mais il ne faut pas oublier que la région était déjà peuplée par les Malgaches de l'ethnie des Antakaranas. Pendant une absence de Misson pour cause de campagne de piraterie, ses compagnons restés à terre capturent un Malgache banni de sa tribu. Carraccioli lui fait découvrir Libertalia et le renvoie chargé de cadeaux pour son roi, imaginant déjà ce que ce peuple pourra leur apporter par le biais du troc : bétail, semences, épices et surtout la paix dans une cohabitation paisible. La suite montra que c'était mal connaître les Malgaches fiers de leur indépendance et jaloux de leur terre.

Olivier Misson rentre de sa campagne avec canons, bois précieux, outils, semences et une presse à imprimer, ainsi que 200 à 250 Portugais qui refusent de se joindre à eux.

Craignant un soulèvement de ces hommes hostiles à leur conception de vie, les libertaliens les cantonnent dans un campement sous la surveillance de sentinelles et les emploient pour le défrichement des terres et la construction de la cité.

Les Libertaliens ne sont pas les seuls à écumer l'océan Indien entre les Indes et les côtes de l'Afrique. On



trouve Pieter le Hollandais, le fameux Thomas Littleton Tew et un certain Olivier Levasseur dit La Buse, qui sera pendu le 17 juillet 1730 et dont la tombe se situe à St Paul sur l'île de la Réunion (île Bourbon à l'époque).

Tew, à son arrivée dans la baie des Pirates, renommée Baie de la Liberté, suscite la suspicion des Libertaliens. Ils redoutent une trahison de sa part, mais acceptent une forme d'alliance avec lui et ses hommes. Tew promet de défendre les intérêts des Libertaliens mais refuse son intégration.

Misson fait alors un marché avec Tew. Libertalia sera le port d'attache de Tew qui pourra y faire escale et refaire son avitaillement. Misson paiera les armements et les hommes pris par Tew en eau douce et vivres. Ce dernier conservera or, bijoux et pierres précieuses tout en profitant d'un droit de bassin dans la baie. Tew accepte et repart en campagne.

Mais les Libertaliens doivent résoudre le problème des Portugais. Ils décident de les laisser repartir, sauf six qui veulent rester, en leur faisant jurer sur la Bible de ne pas révéler, durant un an, l'emplacement de Libertalia. Serment qu'ils s'empresseront de renier à leur arrivée à Goa en Inde.

Entre temps, le troc avec les Antankaranas se poursuit, les zébus sont au centre des échanges contre hachettes, couteaux, tissus et verroterie. Une valeur d'échange se met en place. Les Malgaches leur fournissent des esclaves, mais dès qu'ils les ont payés les Libertaliens les libèrent et les traitent en égaux. C'est l'incompréhension du côté malgache.

Le roi des Antankaranas décide d'envoyer des espions, chasseurs expérimentés connaissant parfaitement la région pour comprendre ces drôles de clients.

Tew de son côté ramène toujours plus de butins en canons et autres prises. Un jour, il livre une centaine de jeunes filles de treize à dix-huit ans. Il s'agissait de déportées dont certaines n'avaient pas froid aux yeux. Il en gardera six pour éviter, selon lui, la révolte de son équipage frustré.

Les Portugais de leur côté arment plusieurs navires pour attaquer la colonie. Ils seront battus sévèrement. Deux parjures seront pendus et un pacte de non agression sera proposé au roi du Portugal.

Tew et ses hommes deviennent encombrants et sèment la zizanie. Ils repartent en campagne laissant leurs femmes et les malades à terre. Les malades guérissent vite et font prospérer le commerce des charmes des six jeunes filles auprès des Libertaliens qui manquent toujours cruellement de femmes à marier.

Misson nommé Secrétaire d'État et Carraccioli Grand Conservateur de la République édictent des lois pour faire respecter l'ordre et la morale.

Pendant un conseil, l'alerte est donnée. Qui attaque la colonie : les Portugais ? Tew et ses hommes ? Ni l'un, ni l'autre, mais c'est une véritable invasion qui s'abat sur la cité. Les Libertaliens qui ont toujours craint une attaque

venant de la mer ont pointé tous leurs canons dans cette direction. Ils n'ont jamais redouté une attaque venant de la terre, donc des Malgaches.

Que peuvent faire moins de mille Libertaliens contre des milliers de guerriers malgaches armés de sagaies, d'arcs et de flèches sinon tout abandonner et fuir vers les bateaux ancrés dans la baie.

Carraccioli est tué et avec lui la quasi-totalité des Libertaliens sauf une quarantaine qui s'échappe avec Misson mais, pris dans une tempête, leur navire fait naufrage et aucun ne survit à ce nouveau désastre.

Aujourd'hui, il ne reste rien dans la baie de Diégo-Suarez de ce qui fut Libertalia. Rien de ce rêve fou de Misson et Carraccioli qui épousèrent des princesses d'Anjouan et firent trembler le Portugal et une grande partie de l'océan Indien.

Thomas Tew fut tué par un boulet lors d'un abordage en 1696 ; ses trésors n'ont jamais été retrouvés et des chercheurs creusent et fouillent encore de nos jours, certains de les découvrir (même chose pour La Buse) à José Nova, Tromelin, île Bourbon (La Réunion), île de France (Maurice), Rodrigues, Madagascar ...

Madagascar se souvient quand même de cet épisode de son histoire. On dit qu'une tribu de l'Est, redoutables marins, dangereux pillards jusqu'au siècle dernier, n'a dû son audace en mer qu'aux descendants de pirates qui avaient fait souche. On dit même qu'un de ses chefs fut le propre fils d'un certain Thomas Tew. Allez savoir ? Mais qui visite l'île de Sainte Marie peut imaginer l'histoire dans le cimetière des Pirates.

Que serait devenu Libertalia si elle avait prospéré ? Le rêve s'est éteint mais parfois une braise de ce feu reprend vigueur. Les hommes rêvent à nouveau de vivre en frères et que cette fraternité se propage sur toute la Terre. Le rêve reste un rêve mais conditionne l'espoir.

Ce récit, je vous le livre tel que je l'ai lu, fait historique ou légende, à vous de choisir.

Didier Debarge



Commentaires tirés des livres :

- "Les mutins de la Liberté" de Daniel Vaxelaire de 2001
- "L'histoire générale des plus fameux pirates" du capitaine Charles Johnson de 1724. Des spécialistes soupçonnent Charles Johnson de n'être que le pseudonyme de Daniel Defoe.

SOIRÉE À SAINT-MORILLON : 14 avril 2012

Madagascar, la belle île rouge à Saint-Morillon

Samedi 14 avril, environ quatre-vingts personnes se sont réunies dans la salle des fêtes de la commune de Saint-Morillon pour assister à la projection du film qu'Amitié France Madagascar a produit :

"Madagascar, la belle île rouge"

Au cours de cette manifestation, une vente de divers produits a été organisée avec de l'artisanat confectionné, comme toujours, par Geneviève Bourguet,

C'est grâce à des personnes compétentes et toujours dévouées que nous pouvons assurer nos manifestations car nous sommes peu nombreux ; si l'un d'entre nous manquait, ce serait catastrophique ! Mais ce soir, tout s'est bien passé et même une prise de courant défectueuse ne nous a pas arrêtés.

Nous avons présenté notre production : quelques généralités sur la Belle Île Rouge et sur l'association puis, après quelques échanges fructueux avec des participants et un petit entracte, trois régions du pays :



Marie-Louise et Bernard Rincon qui étonnent par leurs inventions et travaux de couture de grande qualité.

De l'artisanat malgache venant directement de la Grande Île était aussi présenté ainsi que des DVD et des photos ; Germaine, Simone et Maïté en étaient les vendeuses.

Comme à chacune de nos soirées, Bernard Rincon a organisé un service de restauration rapide en prévoyant tout pour que rien ne manque. Bernard a encore démontré ses talents, comme Franck et Hervé qui ont monté tout le matériel.

l'Est, l'Ouest et le Nord qui, nous ont dévoilé leurs charmes sur le grand écran.

Pendant le film, j'observais les visages de certains, leurs regards, leurs émotions ; et moi-même, parfois, avais les yeux mouillés en revoyant certaines scènes, certains visages qui m'avaient procuré tant d'émotion, de bonheurs ou de peines.

Les personnes qui ne sont jamais allées à Madagascar découvraient la Grande île, mesuraient le contraste entre notre surconsommation et le dénuement total des Malgaches, entre nos gaspillages dans divers

domaines (médicaments, nourriture, jouets, jeux électroniques...) et le manque de tout là-bas, à dix mille kilomètres de chez nous.

Certains pensaient peut-être que j'avais filmé beaucoup de pauvreté mais c'est tout le contraire ; je n'ai filmé que la beauté de l'île, les paysages magnifiques, les visages souriants, les rires et j'ai laissé la caméra bien rangée quand il y avait trop de tristesse ou trop de misère.

A-t-on envie de montrer les bidonvilles de Tananarive, certains enfants aux ventres trop gros, d'autres aux cheveux blonds indiquant une malnutrition trop importante ?

Les spectateurs venu ce soir-là à Saint -Morillon n'ont pas vu les étagères vides des dispensaires, les malades souffrant sur leurs lits aux matelas – quand il y en avait – délabrés ou par terre.

Ni les enfants assis sur le sol en terre, face à un tableau noir placé trop loin pour que les derniers puissent y voir. Ni les salles surchargées dans lesquelles il n'est pas rare d'enregistrer deux cents enfants par classe !

Ni ce bébé mourant sous mes yeux car sa mère n'avait plus de lait depuis longtemps et refusait de le faire nourrir par une autre mère ou de l'amener au dispensaire, comme nous le suggérions. Mais c'était *fady* ; il est parfois très difficile de reconnaître et respecter une tradition quand on ne l'admet pas dans de telles circonstances.

Dans les villages, les paysans nous disaient que depuis la crise politique de 2009, ils sont encore plus pauvres ; ils ont donc supprimé le repas du matin, mangent du riz le midi et du manioc ou du maïs le soir ; j'ai goûté et ne l'ai pas trouvé très bon ; cependant ces repas remplissent les ventres pendant que nous consommons parfois des pilules miracles pour maigrir un peu.

Mais dans ces tristes circonstances, le caméscope était à l'arrêt ; c'est pourquoi les spectateurs n'ont vu que les meilleures faces de la belle île rouge, si riche en potentialité mais si pauvre...

Cependant, certaines images restent gravées dans mon cœur, comme celle d'Aurélien, pleurant au petit matin car son bébé naissant était mort dans la nuit par manque d'oxygène qui, pourtant, existait à l'hôpital ; mais l'appareil n'avait pas fonctionné.

Et tant d'autres souvenirs encore qui représentent le contenu de mon film intime et sont le moteur qui me guide pour aider Madagascar, un des pays les plus pauvres du monde.

Un grand MERCI à ceux qui sont venus à la soirée, qui ont participé à la réussite de la manifestation en prêtant la salle – la mairie –, en aidant, en informant, en nous encourageant, en nous conseillant, comme l'ont fait certains spectateurs. Grâce à votre geste, les habitants d'un petit village de brousse, Ambatolampikely, seront moins démunis et leurs enfants continueront à être scolarisés.

Chantal Blancand



NOËL EN NOVEMBRE

Repas de fin d'année

Ce 25 novembre rassemble de nouveau les membres de l'AFM pour le repas de fin d'année, fortement teinté, cette année, de décor de Noël. Pas d'exposition de photos mais les stands de petit artisanat ramené de Madagascar ou fabriqué par de courageuses et persévérantes bénévoles¹.

En guise d'images, un film réalisé par Chantal B. qui rappelle les différentes actions de l'AFM à Madagascar depuis dix-sept ans. C'est en effet aujourd'hui le premier jour de la dix-huitième année de l'association ; c'est pour cela qu'entre branchettes de houx et bouquets de gui, des dizaines de petits 18 argentés et dorés sont répandues sur les tables.

Une bonne soixantaine de personnes ont donc bravé la nuit et le brouillard froids pour se retrouver dans la salle des Sources, à Cestas. Tous regardent les images de la Grande Île, les sourires des enfants, les rencontres avec ceux qui ont contribué à créer avec Antoine cette association — Joseph-Noël, Justin, Docteur Josée —, les hautes maisons de briques du village d'Ambatolampikély, les paysages verdoyants des rizières qu'il faut moissonner à la faucille, les pieds dans l'eau. Pourquoi, d'ailleurs, n'assèchent-ils pas les rizières au moment des récoltes, comme cela se pratique dans d'autres régions rizicoles du monde ? Parce qu'elles sont en très étroite relation avec la rivière proche dont elles reçoivent l'eau : il leur est impossible de les vider.

Hervé et Franck sont affairés aux machines modernes pendant que les villageoises lient d'un geste précis et rapide les bottes de riz pour les transporter au village. Notre technologie sophistiquée nous montre des hommes frapper les tiges de riz sur des billots de bois pour égrener les épis et récolter les grains si nécessaires à leur survie. Collusion entre un monde qui a trop et un qui, sur l'écran, n'a pas assez...

Voici que commencent les agapes : rassemblement autour de la table des apéritifs — punch ou Kir, au choix — et délicieuses tranches de gâteaux salés préparés par des bénévoles anonymes et généreuses. Instants de rencontres et de discussion où l'on retrouve ceux que l'on n'a pas revu depuis quelques mois.

Pour nous mettre l'eau à la bouche, Michel Zappa avait préparé un quiz malgache pour occuper les premières minutes du repas. Les solutions aux questions se trouvent sur les belles étiquettes des bouteilles de vin blanc et rouge (graves et fronsac) ; ceux qui veulent jouer doivent faire le tour des étiquettes pour y trouver réponses aux questions. Et apprendre ainsi que les Hollandais ont utilisé Madagascar pour étape sur la route de l'océan Indien, en particulier la baie de Saint-Augustin, sur le Canal du Mozambique. Mais quand en sont-ils définitivement partis ? Et les signes du zodiaque malgache, qui les connaît ? Quel est le signe le plus favorable ? L'une des étiquettes le sait. Les maisons des villages malgaches sont toutes orientées dans la même direction : est-ce cette direction considérée comme très favorable et que le quiz nous demande de trouver ? Qui donc transmet la sagesse ancestrale ? Trouver la bonne étiquette pour obtenir la réponse...

Vers 22 h, le repas peut commencer par une tranche de saumon et sa crème accompagnatrice. Mais la question qui court sur toutes les lèvres est de connaître la quantité de riz dont en moyenne, chaque Malgache se nourrit en une année. C'est la question subsidiaire, celle qui déterminera l'heureux gagnant d'un magnum de fronsac. Chacun fait ses calculs car, bien entendu, cette réponse ne se trouve sur aucune des belles étiquettes. Faut-il aussi compter le riz mangé par les nourrissons, nombreux à Madagascar ?

Riz ou semoule (riz et semoule) sont ensuite proposés pour continuer le festin ; ils accompagnent un "tajine" aux petits pois et à la viande de mouton, assez bon. Sur l'écran toujours en activité, les paysans d'Ambatolampikély nous narguent, eux qui les pieds dans l'eau, coupent les tiges de riz. Savent-ils, eux qui sont concernés, combien de kilos de riz un Malgache moyen peut avaler en un an ? Comptent-ils leurs grains en kilos, en sacs, en greniers, en aryari, en mois de nourriture ? Ou bien leur problème n'est-il pas de compter sur une bonne récolte qui leur garantira une nourriture suffisante jusqu'à la moisson suivante ? Pendant que les hommes frappent les épis contre les troncs de bois, nous savourons le nôtre et calculons encore et encore cette fameuse consommation... Nous, nous voulons des chiffres précis, pas de fumeuses estimations.



Sur l'écran, les lémuriens regardent de leurs grands yeux bruns les Européens qui se régalaient du tajine. Parfois un enfant apparaît : qui donc l'empêche de jaillir de l'écran pour réclamer son écuelle de riz dont il a tant envie ? Les soixante convives dégustent leur tajine devant les habitants du village qu'ils aident. Le feraient-ils, en vrai, dans la cour de l'école ou les ruines de l'église ?

Quelqu'un passe dans les rangs pour vendre quelques tickets supplémentaires d'une tombola pour gagner une belle bourriche pleine de victuailles bien de chez nous. Puis Franck commence à distiller les réponses au quiz pour occuper les temps morts qui s'allongent un peu trop, à mon goût. 1710 : c'est la date à laquelle les Hollandais quittent Madagascar. Mais quid du riz consommé par les Malgaches, seule question qui soit essentielle ce soir. Je m'étonne d'ailleurs d'entendre Franck annoncer que seule douze feuille du quiz portent les bonnes réponses sur les quarante remises : les gens ne se sont donc pas levés pour lire les étiquettes ?

Franck propose, pour attendre intelligemment la suite du repas, la "lettre à Océane", un texte écrit et mis en images par Chantal B. qui se veut une projection vers un futur miraculeux, le rêve d'une société enfin équilibrée et (presque) parfaite. Mais n'est en fait qu'une illusion. Croire que vingt années suffiront pour faire de Madagascar un pays agréable où chacun pourra vivre "comme nous" aujourd'hui est une illusion. Même en un siècle, cela n'arrivera pas. Sans doute et malheureusement jamais. Nous mêmes sommes actuellement incapables, avec toute notre technologie, toutes nos infrastructures, tout notre argent, toutes nos richesses, d'endiguer et de conjurer la pauvreté, d'orienter notre avenir loin du mur vers lequel nous filons, de faire les bons choix pour un avenir de plus en plus sombre ; comment un peuple qui n'a rien, ni richesse, ni argent ni État, dont la population explose bien plus rapidement qu'elle ne s'améliore, pourrait-il espérer autre chose que le chaos actuel ? Pour les siècles à venir... Mais rêver n'est pas interdit.

23 h 30: fromage. Il se fait tard. Les enfants, absents dans la salle, sont toujours très actifs et souriants sur l'écran bien qu'aucun n'ait reçu une assiette de riz. Pourtant, il en reste, le traiteur ayant été très généreux. Trop ici, pas assez là-bas.

18

Vendredi est fini, nous sommes déjà samedi le 26 novembre. Les lumières sont éteintes, un gâteau illuminé de bougies est apporté à Antoine pour les dix-sept ans de l'association. Applaudissements. Les parts de tartes sont servies à tous.

On apporte même du cidre. Mais il est maintenant trop tard. Impossible de partir cependant sans connaître la réponse à la question essentielle de la soirée. Franck fait durer un insoutenable suspens. Allez, Franck dis-nous combien de kilos de riz un Malgache moyen peut ingurgiter en un an ! Les enfants, sur l'écran commencent à avoir sommeil, les lémuriens aussi, dans leur forêt primaire. Les paysans en ont assez de cette journée de travail qui s'étire indéfiniment dans la nuit. Toutes les javelle sont maintenant battues, les grains sont ensachés. Combien de kilos, Franck ? Combien ?

120. J'avais écrit davantage. Perdu. Je quitte la salle avant le café. Trop long, cet insoutenable suspens...

Jean-Pierre Lazarus

18



Antoine Rodriguez coiffant les dix-huit ans d'AFM

UNE JOURNÉE DE VIDE-GRENIERS

Sept heures du matin. Déjà la majorité des exposants est à pied d'œuvre, à la recherche du placier municipal. Une fois son emplacement connu, c'est le même dynamisme chez chacun : sortie et montage de nos tables d'exposition, puis transport manuel depuis nos voitures lourdement chargées des caisses ou cartons contenant notre bric-à-brac ; c'est l'heure du déballage, de la mise en place. Les grands habitués montent une bâche, type parapluie forain, pour protéger leur fortune de la pluie.

Dans ce tumulte général, les professionnels se repèrent vite : à l'aide d'une lampe de poche et d'une canne, ils fouillent dans nos cartons et même dans nos coffres de voiture, certains sans aucun ménagement ! Ces brocanteurs recherchent l'antiquité ou l'objet insolite dont le vendeur ignore la valeur. C'est à sept heures du matin que les bonnes affaires se font !

Au fur et à mesure que le jour se lève, les stands s'affirment : ici une mère de famille se débarrasse de tout son matériel de puéricultrice car la cigogne porteuse du bébé n'est plus attendue, là c'est la bibliothèque de revues d'un grand-parent défunt qui va être dispersée, ailleurs un couple ayant renouvelé sa vaisselle de tous les jours sort l'ancienne des emballages. La vaisselle, les petits meubles et objets pour enfants, les vêtements, les ramasse-poussières constituent l'essentiel du paquetage ; mais de vieux vélos, des pendules, des luminaires, des cadres pigmentent les rayons. Et puis, soudain, les objets les plus fous, les plus insolites, émergent : énorme pot de fleurs peint, chenets pour cheminée, cuivres partiellement écrasés, antenne de TV, gros mobilier de jardin, électroménager garanti "fonctionne très bien". Oui, de tout et dans tous les états.

Ambiance sympa ; tout le monde est de bon ton, on boit son café en pistant de l'œil le stand du voisin, on rêve de tout vendre. Les municipalités ou organisateurs louent des linéaires, généralement six ou neuf mètres, pour moins de vingt euros. Dès que vous avez atteint ce montant, l'équilibre financier est assuré !

Huit heures. Discrètement, les premiers visiteurs se mêlent aux vendeurs, les premières affaires se font ; pas cher, car dans un vide-greniers les pièces d'un et de deux euros sont monnaie de base ! Souvent les vendeurs doublent leur prix avant toute discussion, car ils s'attendent à la demande de rabais.

Parfois on discute une bonne minute le prix, le vendeur jurant qu'à deux euros il perd, l'acheteur clamant fort qu'à l'autre bout du vide-greniers le même article se vend un euro. Mais, finalement, on trouve une solution équitable pour tous ; l'acheteur prend alors son nouveau bien en souriant, ceux qui ont le plus discuté le prix sont les plus exigeants quant à la qualité de l'emballage à leur faire !

Puis la clientèle se densifie, une clientèle souvent de célibataires ou personnes seules. Les allées se remplissent d'un monde nonchalant qui vient chercher l'objet souhaité, et ce n'est pas difficile car il y a de tout ; parfois on repart avec cet objet, d'autres fois avec un objet complètement différent, mais qui a réveillé en vous une envie.

La matinée passe, et au fur et à mesure des ventes, on sort des cartons remisés sous la table des curiosités nouvelles pour regarnir le présentoir. Quitte à faire redescendre dans les mêmes cartons un objet sur lequel pas un visiteur n'aura jeté le moindre regard ! Erreur fatale car tout se vend, il suffit d'avoir suffisamment de linéaire de tables et d'attendre.

Treize heures. Les allées se vident, la clientèle disparaît ! Certains vendeurs défont leurs stands et partent car ils savent que l'après-midi sera dure et peu porteuse de vente. C'est l'heure pour les exposants de casser la croûte, d'offrir un verre au voisin, de discuter. Chacun compte discrètement ses sous, compare au dernier vide-greniers, sachant que la météo a une énorme influence sur la vente.

Quatorze heures trente. Voici à nouveau nos acheteurs, mais une population différente : on vient en famille avec poussette cane, belle-mère, marmaille et le chien. Un public de curieux, qui achète peu, mais fouine, l'ambiance est différente, il faut reconnaître que les beaux objets sont partis dès le matin. On arrive cependant à placer quelques ventes, surtout parmi nos lots les plus insolites. Pour ce faire, il nous faut haranguer les passants, leur proposer "la bonne affaire" en ayant une "deuxième bonne affaire" en tête au cas où. Nous devenons de vrais camelots, garantissons nos produits avec la même bonne foi qu'un arracheur de dents.

Dix-huit heures. Le placier sonne la fin, on se félicite les uns et les autres et on commence à ranger.

À ce moment précis, repassent des jeunes qui ont repéré un objet toujours très volumineux ; et comme ils savent notre souhait à ne point le ramener, encombrement oblige, ils reviennent à charge et proposent un prix très bas : "*Tu prends ou tu le ramènes chez toi !*" Alors le vendeur cède toujours.

Souvent l'un des vendeurs voisins, voyant que nous travaillons pour une association humanitaire, vient nous offrir ses invendus ! Nous acceptons, sachant que les petites rivières font les grands fleuves.

Alors vient l'heure du remballage. Le volume non occupé dans nos voitures est le reflet de notre labeur.

Pour Amitié France Madagascar, la participation aux vide-greniers fut lancée par Noël Gahinet, dont le travail admirable sert d'exemple à la nouvelle équipe, animée par Mireille Beline.

Tous les objets vendus par A.F.M. nous sont offerts, puis stockés chez Évelyne Leborgne et Maïté Juillard, avant d'être triés, nettoyés, emballés. Le bénéfice est remis au trésorier le lendemain.

L'équipe participe à un vide-greniers par mois. Votre coup de main serait le bienvenu, ou si l'un de vos enfants prépare une école de commerce, ce serait pour lui une enrichissante expérience.

Aussi, si vous possédez quelques objets en bon état dont vous souhaitez vous débarrasser, merci de nous contacter par Antoine, Mireille ou bien le 06 80 20 17 34 ; les sous récoltés partent à l'école de notre village d'Ambatolampikely, dont le dénuement total est connu de tous.

Les enfants de là-bas vous disent merci.

Michel Zappa.

LE LOTO DU 22 NOVEMBRE 2011

Le loto annuel a été, cette année encore, un véritable succès puisque au moins quatre-vingts personnes sont venues à Gazinet pour passer une agréable soirée particulièrement bien planifiée et mise au point par Noël Gahinet, responsable de cette manifestation et animée par Franck Baudet qui, comme toujours a su trouver les mots pour divertir agréablement.

Paul Bourgoïn était chargé de trouver les clients qui pèseraient le jambon et l'heureuse gagnante a été cette charmante jeune fille qui a gagné un jambon de 5,085 kg.

La restauration était dirigée par Michel Rincon qui a tout préparé, avec la collaboration de nombreuses adhérentes qui ont gracieusement confectionné les achards, cakes salés, merveilles, crêpes, gâteaux

au chocolat, tartes, etc. sans oublier le punch d'Antoine très parfumé mais je ne donnerai pas la recette qui reste un grand secret de l'association !

Au service : Bernard, Marie-Louise, Mireille, Simone et Catherine.

Un couple d'adhérents, Madame et Monsieur Brissaut ont offert le premier lot : un vélo.

Un fait extraordinaire s'est produit puisque Monsieur Brissaut en a été le gagnant mais il a aussitôt proposé la remise en jeu de ce magnifique vélo qui a été gagné par une jeune fille fort contente car Franck avait indiqué préalablement qu'il était garanti pour 100 000 km. Nous lui souhaitons bonne route en espérant qu'avec ce beau et robuste vélo, elle pourra venir à d'autres

manifestations de l'association et arriver peut-être jusqu'à Madagascar ! Noël fut heureux de lui remettre ce vélo en présence de Madame Brissaut.

Nombreux autres lots ont été gagnés, notamment quatre belles nappes malgaches brodées main, trois paniers garnis, deux jambons, une cafetière expresso, des DVD présentant la belle île rouge, de la vaisselle, du vin, etc.

L'association remercie toutes les personnes qui ont permis la réussite de cette soirée en y participant, en aidant, en apportant leur contribution ainsi que les commerçants qui ont gracieusement offert des lots.

Chantal Blancand

LE LÉMUR CATTA OU MAKI

Emblème de Madagascar, les makis se reconnaissent aisément à leurs queues annelées de noir et de blanc. Lorsqu'ils se promènent au sol, ils la tiennent en l'air comme un point d'interrogation.

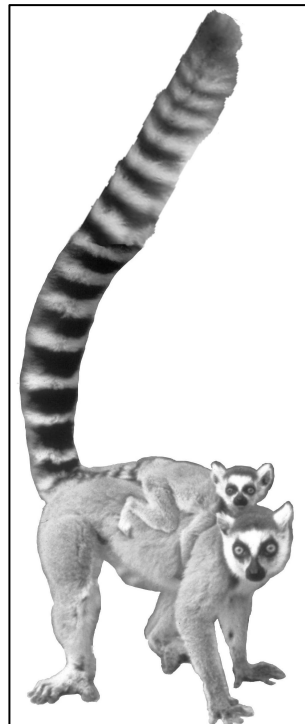
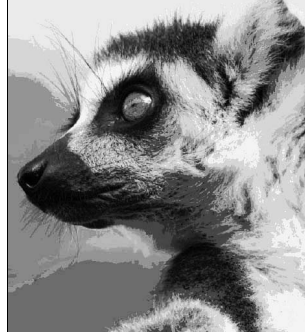
Les groupes de makis peuvent aller jusqu'à une vingtaine d'individus. Une femelle domine le groupe, ce qui est très rare chez les Primates.

Lors des jeux entre jeunes, leur agilité fait penser au chat et ils ronronnent quand ils s'épouillent. Les makis vivent dans les forêts sèches du Sud de Madagascar. Ils furent longtemps protégés par les Antandroy (une ethnie malgache du Sud) comme les propithèques ; en effet les makis se tiennent les bras écartés pour prendre le soleil, ce qui fait penser à une prière. Malheureusement, la perte des traditions et la destruction des forêts menacent l'espèce.

Le maki catta (*Lemur catta*) appartient à la famille des Lemuridae et constitue un genre à part entier : le genre Lemur. Les makis ou hira en malgache sont les lémuriens les plus connus, notamment à cause de leurs mœurs diurnes, leurs queues annelées en noir et blanc (Quatorze bandes noires et autant de bandes blanches) et de la facilité d'accès des régions où ils vivent.

Les makis miaulent et ronronnent un peu comme le chat d'où leur nom Lémur catta (catta = chat). Les makis sont semi-arboricoles, descendant volontiers à terre. Ils vivent dans les forêts tropicales sèches, dans les forêts-galeries ou encore dans les forêts épineuses de la partie sud, sud-ouest et sud-est de Madagascar.

Les adultes mesurent entre 95 à 110 cm y compris la queue et pèsent de 2,3 à 3,5 kg. Les makis se nourrissent essentiellement de feuilles (de tamariniers surtout), de fruits mais aussi d'insectes et de petits vertébrés.



On peut dire qu'ils sont omnivores. Ils vivent en groupe de trois à vingt individus composés d'autant de mâles que de femelles. Les femelles restent dans les groupes où elles sont nées et dominent les mâles. La compétition pour la dominance est très fréquente chez les femelles, même entre groupes différents. Quand aux mâles, ils s'affrontent à coup d'odeurs pestilentielles, dégagées par des glandes situées sur les avant-bras et près des régions génitales. L'individu qui dégage les odeurs les plus fortes gagne et repart avec les faveurs de la femelle courtisée. Leur période d'accouplement commence mi-avril et la naissance des petits s'effectue pendant le mois de septembre (environ 135 jours de gestation). Les femelles sont fécondes à partir de leur troisième année et ont une portée par an, un bébé par portée. Dès le quinzième jour après leur naissance, les petits s'accrochent sur le dos de leur mère et sont ensuite transférés sur le dos des autres membres du groupe. Le taux de mortalité des jeunes est très élevé (seulement 40% arrivent à maturité).

Actuellement les meilleurs endroits pour voir les makis sont la réserve privée de Berenty, la réserve d'Anjaha, le parc national d'Isalo, Andohahela, Vohibasia, Tsimanampetsotsa et Zombitse. Ces lémuriens se reproduisent aisément en captivité contrairement aux autres espèces. Dans la nature, les makis sont vulnérables à cause de la déforestation, de la chasse et de leurs prédateurs naturels : le fosa, la civette, le boa terrestre de Madagascar et pour finir, à cause des animaux domestiques comme les chats et chiens errants.

Dans la région sud-est de Madagascar, les ethnies locales les considèrent comme leurs ancêtres ce qui contribue à leur conservation. Les lémuriens font partie de notre richesse et de notre patrimoine, c'est donc à nous de les protéger en prenant conscience de leur valeur inestimable.

Hervé Thomas

Prochains épisodes : l'indri-indri, le aye aye, le sifaka ou propithèque couronné.

Comité de rédaction : Antoine Rodriguez, Michel Zappa, Didier Debarge, Hervé Thomas, Jean-Pierre Lazarus et Chantal Blancand

Insertion sur le site :

♣ Saisie et mise en page par Jean-Pierre Lazarus. Mai 2012 ♣

Amitié France Madagascar Mairie de Cestas 33 610 Cestas

Courriel : amitie.francemadagascar@laposte.net site internet : www.amitie-france-madagascar.fr

Association caritative n° 2-22523 loi du 1^{er} juillet 1901

Déclarée à Bordeaux le 25 novembre 1994. Journal officiel du 14 décembre 1994 n° 713.